

Jean-Marie Klinkenberg

PETITES MYTHOLOGIES BELGES



LES IMPRESSIONS NOUVELLES
Réflexions faites

Jean-Marie Klinkenberg

**PETITES
MYTHOLOGIES
BELGES**

Édition revue et considérablement augmentée

LES IMPRESSIONS NOUVELLES

EXTRAIT

UN PAYS NÉ D'UNE CÔTE

La culture belge existe. Des milliers de Belges l'ont rencontrée.

La culture belge existe. Mais deux à trois mois par an, sur une bande de sol friable, large de quelques centaines de mètres, longue de quelques lieues.

Ce terreau où fleurit la culture belge, c'est la Côte. De Kust.

En cette Arcadie enfin, Flamands, Wallons et Bruxellois cessent d'être des prénoms. Belge est pour le temps d'un congé payé leur nom de famille. Et ces Belges se retrouvent et communient dans une culture qui – ceci pour rendre grâce à Edmond Picard – est bien autre chose qu'une juxtaposition.

Car enfin, elle est originale et indépendante tout comme une grande, cette petite culture ! Elle a créé son environnement propre : front de digue, fortins pisseux (en voie de disparition), devantures bien délimitées où s'entassent ballons, filets à crevettes, petits moulins, lunettes de soleil et petits vélos, terrasses protégées où l'on boit une Rodenbach. Elle a cadastré son espace (arrivé au bout de la digue, là où commencent les quelques centaines de mètres non bâtis de tout le littoral, un père dit à son fils : « Viens. On peut retourner. Il n'y a plus rien là-bas »). Elle a élaboré son architecture, à la lisibilité totale (c'est simple : une seule façade, sur 60 km, avec juste les quelques accidents que sont les estacades et le Pier). Elle a fait naître ses objets fétiches, qui la font reconnaître entre mille et sur lesquels les archéologues

et les philologues dissertent doctement, surtout dans les gazettes et au mois de juillet : le cuistax, le char à voiles. Elle a sa faune mythique : la crevette, le coquillage (tourelle et couteau), la mouette, cette fidèle compagne des bennes à ordures, qui imite à peu de frais la buse variable. Elle a mis au point son vocabulaire technique, pour désigner des concepts qui n'appartiennent qu'à elle : minque, malle, et surtout le mot « Côte » lui-même, quand il est employé absolument. Et dans cette langue, elle a forgé ses calembours familiers (les mots dits d'esprit renforcent l'esprit de corps, c'est bien connu) : de l'Abri côtier à l'autonymique radio Calembourg.

Tous ces signes d'originalité renvoient bien évidemment à un système de valeurs. Un calme un peu repu, qui ne se gouste jamais autant que quand le soir on s'est protégé du roulement inquiétant de ce qui a cessé d'être un décor pour redevenir la mer. Un amusement bon enfant, d'ailleurs rendu obligatoire aux enfants. Un repli frileux. Le tout se traduisant par ces trottements longitudinaux sur le sable ou la digue.

Ici, d'ailleurs, tout est longitudinal, canalisé. La route royale (pas communale, pas provinciale : royale). Les tramways (que la Belgique a mieux exportés que tout autre produit). Les seules directions possibles sont « vers Middelkerke », « vers Westende » (dire « vers la Hollande » ou « vers la France » serait faire preuve d'une audace géographique peu commune, quasiment ushuaïesque ; et ne parlons pas de l'usage des points cardinaux, qui ouvrirait des espaces impensables). Même la malle est longitudinale : pas tout à fait intégré à cette culture, je m'imaginai sottement qu'elle servait à prendre le large. Erreur : elle

va lentement, parallèle à la rive, d'où on la possède longuement par le regard.

Cette culture se déploie sur un espace aussi long qu'il est étroit. Mais elle n'est le lieu d'aucune traversée. C'est simplement le lieu où la Belgique finit ; à moins que ce ne soit celui où elle commence. On prend vite conscience du leurre que constitue l'expression « aller à la mer » : en fait, la mer, chérie des hommes libres, n'a rien à faire ici. Elle n'est qu'un décor, une pourvoyeuse d'iode et de bruits, un espace indéfini qui rend solides les frontières du petit royaume : ici la mer, là-bas « les terres ». Deux mystères, deux étrangetés.

La socialisation que prévoit cette culture reste étroitement contrôlée : la meilleure chose qu'on puisse affirmer d'une plage, c'est qu'elle est familiale. Il serait certes difficile de visser dans le sable la plaquette « mendiants et colporteurs, entrée interdite » ; mais, pour être implicite, l'interdiction n'en est pas moins obéie : ici, pas de musiciens folk, pas de faiseurs de manche, pas de cracheurs de feu rassemblant fortuitement des passants en quête d'aventure, pas de groupes d'exilés latino-américains s'essayant à vous projeter dans un autre univers (d'ailleurs, les pouvoirs municipaux veillent : certains maïeurs voient un dangereux terroriste dans le touriste muni de son innocente boîte-frigo). Si le slogan « aller à la mer » résonne aux oreilles de tous les enfants du royaume comme la promesse d'une grande aventure, les adultes savent bien que le propre des promesses, c'est de ne pas être tenues. La seule aventure est celle qui frotte – mais ne lie pas – un vieux couple de Frameries à un vieux couple d'Auderghem, un bâtisseur de fort flémallois et un jeune Vauban zellikois et,

par procuration, leurs géniteurs attendris. Et les seules grandes collectivités sont celles que les syndicats d'initiative prévoient pour leurs sujets d'un mois : feux d'artifice, concerts-apéritifs, fanfares-promenades, jeux de plage, concours de châteaux de sable, parties de volley-ball, tournois de tennis, baignades en colonies.

C'est sans nul doute cette culture propre qui donne à la côte son petit air de zone franche, de district fédéral ou de réserve.

Ce privilège d'extraterritorialité, rien ne l'exhibe autant que le statut de ses voies d'accès. Passé la basilique de Koekelberg (pour l'achèvement de laquelle on collecte encore, je crois), les cartes n'indiquent plus que la terrible mention « Hic sunt leones ». Ne quittez pas la route. Suivez les indications qui vous seront données. Ne donnez pas à manger aux animaux. Dans les années 1950, quelqu'un s'étonnait de ce que les alors rares autoroutes du royaume irriguaient les seules terres flamandes. J'entends encore je ne sais quel Francophone serein (serin ?) lui répondre : « Mais enfin, la Bruxelles-Ostende, c'est quand même un peu à nous, non ? ». À l'est : Berlin et ses couloirs. À l'ouest : la Côte et la A1 (je ne sais pas si c'était son nom-code. Mais elle mérite à coup sûr cette primauté). Nos serre-livres sont des monstres fragiles.

Ici, miraculeusement, et parce que les vacances élaborent un monde réputé sans fracture, tout affrontement semble suspendu. Pour deux mois seulement, sans doute. Mais enfin. Un micro peut bien, sur un court de tennis (où le match est souvent sponsorisé par une gazette unitariste), claironner le

français d'un juge-arbitre qui s'oublie au point d'oublier de bilinguiser. On ne s'en émeut pas trop. En contrepartie, le slogan « Vlaamse Kust » (« Côte flamande ») fait sourire. D'ailleurs, il est souvent à demi effacé : les couleurs tiennent mal ici, on le sait. Les fidèles, comme leur nom le laisse attendre, acceptent volontiers d'écouter leur messe en néerlandais : les troubles qui se font parfois entendre autour des églises ne sont qu'un frémissement dans la mémoire, un haussement d'épaule de l'histoire. Les plus farouches indépendantistes y vivent paisiblement leurs belgitudes refoulées. Tout est union, sinon force : le soleil, ou la pluie, est là.

À ne se laisser toucher que par le brouhaha, on ne sait trop où on est. À ne suivre que la mélodie, paresseusement, on ne sait si la bouche est ceci-ophone ou cela-ophone. Les accents se font mixtes. Cet R roulé : borain ou flandrien ? Les friturières comme les étudiants employés dans les salons de thé manient sagement le « vijf euros » et le « cinq euros », après avoir essayé du madame et du meneer. Et, avec un enthousiasme bonhomme, les clients s'y mettent. L'air semble rendre le geste peu coûteux, et le préserver de l'échec. Un mauvais élève de ma connaissance se souvient même d'avoir gagné dans les deux langues quelque jeu radiophonique de café, où flamand et français finissaient par se confondre. Sans doute le caractère monosyllabique exigé des réponses avait-il autorisé ce qui, en un autre lieu et en un autre temps, aurait tenu du miracle et dont, ici, il n'y avait nulle fierté à tirer.

Ah oui, la Belgique existe ! Et c'est vrai qu'elle sent la frite. Et la gaufre chaude, et les hydrocarbures marins, et la crevette, et la molle fragrance du tout-à-l'égout !

Comme toute patrie, celle-ci secrète ses exclusions.

Au Wallon que je suis, Quick et Flupke avaient tôt ouvert les portes d'une civilisation mystérieuse. Cette civilisation vivait en deux aires. L'une était urbaine, et je sentais confusément qu'elle me resterait d'un accès malaisé (j'ai su plus tard que cette difficulté avait pour nom Bruxelles). L'autre était faite d'espaces jaunes et bleus. Et celle-là, je savais qu'elle m'appartenait aussi d'emblée. Pourtant, je n'en avais pas pris possession ; je n'avais pas encore été sacré par la pelle et le seau, qui sont le sceptre et le sceau de ce royaume-là. C'était la Côte, notre Côte. Et je savais que je resterais exclu du nous tant que ce sacrement ne serait pas descendu sur moi. Oh, j'allais bien, moi aussi, à la mer ! Mais ça ne valait pas. Cette Frise lointaine, où m'emmenaient des parents sans doute écolos avant le mot, avait beau avoir des plages grises bordées de dunes, être peuplée des mêmes mouettes, ça comptait pour du poivre. Il y manquait les pavés sarreguemines de la digue, les cerfs-volants, les chars à voile, les haut-parleurs et les cordons de « villas Monique » qui faisaient d'une mer La Mer.

Car aller « à la mer », sans autre déterminatif, ce n'était pas aller vers des improbables méditerranées, ni vers la mer qui cesse un peu d'être du Nord quand elle est de France ou de Hollande. Non, aller à la mer, c'était se poser sur cette terre

bien peu maritime, de sable et de coquillages, qui était toute la Belgique. Aller à la mer, c'était vivre son pays.

La dissolution de cette culture – non soluble dans l'eau – a peut-être commencé. Quand la dynastie belge a-t-elle commencé de ne plus être le symbole d'union que les discours continuent à célébrer en elle ? Lorsque tel monarque têtu et pointu est devenu, aux yeux d'une bonne partie de ses sujets, le roi des Flaminds ? Ou quand son auguste fils se déconsidéra aux yeux des autres en acceptant de rencontrer, avec son petit air penché, un chef de bande fouronnais sur le bas-côté d'une autoroute ? Nenni ! Plus discrètement, et plus bêtement, lorsqu'elle a déserté la Côte. Quand elle a renoncé aux pompes ostendaises pour placer ses économies sur un plus quelconque Motril (croit-elle nous avoir délaissés pour un bord plus fertile ?). Quand elle a ainsi donné l'exemple à ces promoteurs qui, abattant les « Villa Jeannine » et les « Mon Repos » (entre lesquelles se logeaient de plus rares « Zeebries »), ont inauguré le règne des œcuméniques « Pearl Beach » et autres « Bellavista ». Quand elle a cessé de visiter ce qui était son seul royaume : située au centre-ville de la ville centrale de la côte, sa villa occupait exactement le centre du centre du centre. Le fondateur le devinait-il déjà, que ce long Chili de sable serait le sceptre authentique de sa lignée, lui qui aborda du côté de La Panne l'improbable pays qu'il se payait ? Le fils de ce fondateur le savait très certainement : avisé, il ne manqua pas d'investir en ce lieu une partie de son butin.

Dissolution commencée. Bientôt achevée ?

Pas si vite, fillette ! La culture de l’huitre ostendaise a disparu. Mais la culture côtière est bien là. Elle n’a l’air de rien : un peu de Disneyland, de Legoland, de Madurodam ; trois petits mois et puis s’en va. Mais quelle place n’occupe-t-elle pas ! Ce monde de dunes sans cesse remodelé est fixé par bien autre chose que des racines d’oyat. La villa qui est aujourd’hui un restaurant ou un casino ou une banque ou un lupanar, je ne sais pas moi, pour tout un chacun, elle reste « la villa royale » (et d’ailleurs, l’huitre ostendaise, on prétend qu’elle revient). Il faudrait décidément que l’Union des Républiques social-sectorielles wallonnes et l’État national-populiste de Flandre concluent un accord pour l’atomiser, pour désintégrer le moindre de ses grains de sable. Sans quoi, il y a gros à parier que la Belgique continuera à exister, en son invincible unité. Son mirage continuera à frémir (l’eau et les mirages ont toujours eu partie liée). Et il empêchera ces pays-là de se connaître eux-mêmes. Et si la fermeture des paradis terrestres est inéluctable – et urgente pour nous qui sommes déjà à l’Est d’Éden –, on continuera encore longtemps à dire « ce pays » de ce pays né d’une côte.

[...]

TABLE DES MATIÈRES

Un pays né d'une côte	5
Rouler à vélo	13
Applaudir Eddy (ou Jacky, ou Jean-Marie, ou Kim et Justine)	19
Ovationner le roi	32
Monter à Paris	41
Pincer son français	52
Dire les choses comme elles (ne) sont (pas)	64
Trouver un compromis	71
Être raisonnable	78
Savoir rire de soi	81
Être petit	84
Rassurer les autres	91
Trouver les institutions compliquées	94
Avoir une brique dans le ventre	102
Conserver les façades	108
Manger	112
Être <i>nafeur</i>	124
Une opposition structurante : Anderlecht <i>vs</i> Standard	127
Pourquoi ce livre	131
Index	153

PETITES MYTHOLOGIES BELGES

MARS 2013

Quoi de commun entre le club de football d'Anderlecht et la semaine du bon langage ? Entre Quick et Flupke et le chocolat Côte d'Or ? Entre les « navetteurs » et la monarchie ? Une même question : y a-t-il une culture propre à la Belgique ? On en débat depuis près de deux siècles, et, sur ce thème, croyants et iconoclastes se déchirent. Mais si la controverse paraît inépuisable, c'est que la culture est pensée trop souvent comme une essence. Le présent essai entend plutôt l'aborder comme un effet de discours. Dans sa quête, l'auteur se donne les armes de l'anthropologie et de la sémiotique, mais aussi et surtout celles d'une ironie à la fois implacable et complice. Le ton de ce petit livre évoque irrésistiblement celui des *Mythologies* de Roland Barthes.

Jean-Marie Klinkenberg a longtemps enseigné les sciences du langage à l'Université de Liège. Ses livres ont été traduits dans une quinzaine de langues. Il est notamment l'auteur de Rhétorique générale, un classique des sciences humaines (éd. du Seuil, 1992), Précis de sémiotique générale (éd. du Seuil, 2000), de La Langue et le citoyen (Presses universitaires de France, 2001) et de Voir faire, faire voir (Les Impressions nouvelles, 2010).

Retrouvez-nous sur www.lesimpressionsnouvelles.com

Diffusion / Distribution : Harmonia Mundi

EAN 9782 874491603

ISBN 978-2-87449-160-3

176 pages – 16 €